

## **La vallée de la Dordogne**

Sur les 185 sites périgourduins classés ou inscrits, la vallée de la Dordogne occupe une place majeure. Du parcours si étendu de la rivière, l'intérêt a été fractionné en deux parties, celle qui s'étend de Cazoulès à Vitrac, et celle qui relie Vitrac à Beynac-et-Cazenac. Les deux sites ont été inscrits en 1969, en même temps que la confluence Dordogne-Vézère. À cette époque, la politique de préservation privilégiait l'inscription de vastes espaces, appelés sites inscrits généralisés. Mais à l'intérieur de ces derniers, la Dreal s'attache aussi à dessiner plus précisément d'autres zones de protection. Ainsi, sur le parcours de la Dordogne, on peut trouver des sites plus restreints, comme par exemple les châteaux de Rouffillac ou de Fénelon, qui bénéficient en leur nom propre d'une inscription. La vallée prend en effet un malin plaisir à offrir une profusion inégalable de richesses, tant paysagères qu'architecturales. Les objectifs affichés de la protection initiale étaient d'ailleurs de « maintenir, dans les endroits les plus sensibles, une architecture à caractère traditionnel », et de « ne pas laisser modifier les lignes générales du champ de vision ».

### **Falaises et châteaux**

Quand elle pénètre dans le département du même nom par le Pas du Raysse, la Dordogne est bien loin de revêtir la prestance fluviale qui la caractérisera en aval de Bergerac. Elle demeure une alerte rivière qui se faufile entre les flancs rugueux d'éperons rocheux. Elle est encore secouée de contorsions qui culminent au cingle de Montfort, où, d'une enviable vision, on englobe la boucle aquatique et l'élégant château éponyme, reconstruit plusieurs fois du XII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Le cingle est inscrit au même titre que le village de Montfort, tant il constitue, par son dessin propre, une enthousiasmante curiosité.

Une balade dans la vallée de la Dordogne est une collection permanente de panoramas inoubliables, avec sans doute, pour la première partie de l'inscription du site par la Dreal, le belvédère de Domme en valeur indépassable. Outre les falaises sculptées par la rivière, une guirlande de monuments historiques éblouit le regard.

Dans la deuxième partie, La Roque-Gageac se distingue par la pureté de son architecture et son jardin tropical qui ébouriffe les ruelles. Vers la confluence du Céou, les châteaux rivalisent d'altières postures. Marqueyssac, Castelnaud, Beynac ou les Milandes offrent autant d'attraits esthétiques que d'ampleur de vue sur la rivière et les cascades blondes des villages préservés.

### **Le cingle de Limeuil**

On célèbre souvent la majesté du cingle de Trémolat, en laissant dans l'ombre touristique son siamois, le cingle de Limeuil. Il faut dire que la sinuosité naturelle qui se déroule au pied du village médiéval de Limeuil ne bénéficie pas d'un promontoire aussi dégagé que le belvédère de Rocamadou, en surplomb de Trémolat. À eux deux, les cingles ils dessinent un aquatique dos de chameau, dernier ample soubresaut de la Dordogne, avant qu'elle ne s'assagisse pour prospérer paisiblement jusqu'au bec d'Ambès. Cette arabesque prend le nom de cingle en référence au mâle de la couleuvre. Si depuis le sommet de la départementale, la végétation, en particulier les plantations de peupliers, empêche de bien repérer l'intégralité du phénomène, on aperçoit facilement

les falaises au nord du cingle, qui renvoient le soleil en un superbe éclat de leur calcaire blanc.

Le site fut inscrit dès 1963, avant que sa protection ne soit renforcée par un classement en 1985. Cette procédure a permis d'éviter les appétits d'une urbanisation sauvage et a préservé le parcellaire de l'agriculture traditionnelle, même si une vaste étendue de serres contrarie un peu le plaisir de l'œil. Pour l'avenir, la Dreal estime, en ce qui concerne les hauts de falaises, qu'il est « important, même au-delà des limites du site classé, de préserver les abords de la route départementale de toute nouvelle construction ».

### **Mosaïque de cultures traditionnelles**

Le méandre du cingle ondule sur le territoire de quatre communes, Limeuil, Paunat, Allès-sur-Dordogne, Saint-Chamassy et une partie de Trémolat. Elles offrent autant de pittoresques bourgs qui rehaussent l'attrait paysager du site. Limeuil surtout, vigie à flanc de colline de la confluence entre Dordogne et Vézère, n'usurpe pas son recensement au sein des « plus beaux villages de France ». Ses ruelles pentues, ponctuées d'échoppes d'artisans, convergent vers des jardins panoramiques. En plus du charme végétal de leurs collections, ceux-ci promettent une lointaine plongée du regard vers la mosaïque des cultures et les nuances brunes des toits des hameaux. De Paunat, on retient principalement l'imposante abbaye fortifiée du XII<sup>e</sup> siècle, à l'intacte puissance architecturale. Alès-sur-Dordogne, comme son nom l'indique, vit quand à elle en osmose avec la rivière, avec un habitat dispersé sur un territoire qui fut occupé depuis le Paléolithique. Saint-Chamassy, prise en étau par les deux vallées emblématiques du Périgord noir, celles de la Dordogne et de la Vézère, a toujours occupé une position stratégique, qui lui a légué un enviable passé historique. Outre une église du XV<sup>e</sup> siècle et une kyrielle de maisons nobles, elle recèle aussi un dolmen, le roc de Cayre, particulièrement bien conservé. Quant au village de Trémolat, s'il regarde plutôt du côté du cingle qui porte son nom, il constitue une admirable transition entre les deux bosses de la Dordogne. La beauté de ses maisons aux pierres blondes comme la réputation de la table du Vieux Logis, l'ont érigé en destination épicurienne prisée.

### **Montferrand-du-Périgord**

Montferrand-du-Périgord est un village qui se mérite. D'abord géographiquement, il ne s'offre pas si facilement. Tapi dans un écrin de verdure à la conjonction de délicieuses petites routes, il s'inscrit en centre de gravité d'un périmètre délimité par les joyaux patrimoniaux de Cadouin, Saint-Avit-Sénieur, Beaumont-du-Périgord, Monpazier et Belvès. Malgré ce voisinage intimidant, le village ne s'en laisse pas compter quant à l'esthétisme et la cohésion de son héritage architectural. Ensuite, c'est physiquement que Montferrand se mérite, à l'aune de vigoureux mollets. Il est transpercé de part en part par une route qui affiche fièrement ses 15 % de dénivelé.

Le long de de fil conducteur, s'étagent des maisons aux teintes chaudes, dont beaucoup présentent de séduisantes particularités Renaissance. Ainsi cette habitation avec une double fenêtre d'angle et un fronton triangulaire avec oculus. Ou cette autre qui s'orne d'une galerie couverte et d'une fenêtre à meneau. La Renaissance a aussi légué à Montferrand une belle halle au toit soutenu par une série de robustes piliers circulaires

en pierre. Près de la halle du XVI<sup>e</sup> siècle se dresse l'église du village, qui ne date, elle, que de 1840.

Elle a remplacé la ravissante chapelle romane Saint-Christophe, trop éloignée du village comme lieu de culte, mais qui légitime encore un détour tant elle séduit par ses lignes épurées et son bucolique cimetière. Elle est décorée de fresques romanes et gothiques.

### **Agrandir le périmètre des paysages préservés**

Derrière l'église du village, une maison présente de remarquables traits du XVI<sup>e</sup> siècle, comme un portail avec un arc plein cintre ou une fenêtre à meneau surmontée d'un bandeau. Torchis et colombage de sa tourelle carrée montrent qu'il s'agissait à l'origine d'un pigeonnier. Certaines autres maisons de Montferrand arborent des fenêtres dont le tympan du fronton est ciselé d'une coquille, rappelant que l'église toute proche de Saint-Avit-Sénieur était une étape importante sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Pour couronner le village, plusieurs éléments du château fort, place forte avancée de la baronnie de Biron, imposent encore leur puissante silhouette. Deux larges portes permettent d'accéder aux terrasses qui longent les remparts. De là, la vue s'éveille au sud vers les profondeurs boisées de la vallée de la Couze, ruisseau affluent de la Dordogne. On comprend mieux alors la justification de l'inscription du périmètre, tant les paysages qui environnent le bourg répondent en harmonie à la richesse du patrimoine bâti. La réflexion de la Dreal porte aujourd'hui sur l'extension de ce périmètre. En effet, le village comporte plusieurs bâtiments protégés par le régime des abords des Monuments historiques. La question se pose alors d'agrandir la zone inscrite, pour prendre plus largement en compte le paysage qui entoure le village, et préserver ainsi ce trésor méconnu de toute mauvaise surprise d'urbanisation. Dans ce cadre, le site pourrait inclure au nord une partie supplémentaire de la vallée, et se prolonger au sud vers de vastes prairies.

### **Le château de Matecoulon et son parc**

Dans cette partie de la Dordogne où les paysages hésitent encore entre les collines périgourdines et le relief adouci de la Gironde, où le palais des gourmets balance entre les côtes-de-castillon du vignoble bordelais et les crus de Montravel en Bergeracois, le village de Montpeyroux s'écrit en trait d'union d'une rare beauté. C'est avant tout l'ensemble formé par le château de Matecoulon, identifié dès le XII<sup>e</sup> siècle, son parc et l'église romane, qui lui confère ce cachet inoubliable. L'exceptionnel site de pierre et d'esprit ravit les rétines autant par sa touchante unité que par l'élégance de ses contours. Le tertre sur lequel il est érigé domine la campagne environnante, en particulier les vallées du Léchou et de la Lidoire. Le regard porte même jusqu'au château de Montaigne. Une histoire de famille que ces panoramas en écho, puisque Bertrand de Matecoulon, qui fortifia la maison noble du XIV<sup>e</sup> siècle, n'était autre que le frère de Michel de Montaigne.

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que le château devient une demeure de plaisance, alors qu'il est entré en possession des Cazenave, écuyers du roi de père en fils. Quatre tours d'angle coiffées de poivrières encadrent un corps de logis percé de larges ouvertures. Un parc romantique de trois hectares, dessiné au XVIII<sup>e</sup> siècle, propose des essences variées, où se distinguent par leur imposante ramure des cèdres du Liban plus que centenaires.

## Un parc énigmatique

Le parc de Matecoulon suscite aussi des interrogations quant à la signification des petites constructions qui le parsèment. Complétées par la grotte naturelle de l'Ermitte, ces « fabriques », muret et fronton de moellons, fontaine, bassin, nymphée<sup>(1)</sup>, sarcophage mérovingien, bâtiment de bains, arène de roche calcaire surmontée d'un mur, immense urne funéraire, ne cessent d'intriguer les érudits contemporains. L'hypothèse d'un parcours d'initiation franc-maçonnique a été émise pour relier ces éléments faussement disparates<sup>(2)</sup>.

L'église romane Saint-Pierre-es-Liens, qui jouxte le château, a été bâtie au XII<sup>e</sup> siècle dans le style saintongeais. Elle a probablement été élevée sur un oratoire gallo-romain. Le site est un véritable concentré d'histoire. Mais l'endroit le plus émouvant de cet assortiment si harmonieux réside peut-être dans sa composante la plus humble, le petit cimetière qui entoure l'église. Là, des tombes aux sculptures érodées, des croix en fer forgé bancales et rouillées, des plaques de marbre aux lettres estompées, témoignent paisiblement, dans leur désordre champêtre, du passage des siècles sur Matecoulon.

Le périmètre inscrit comprend aussi les vestiges d'une abbaye transformée en faïencerie et une ancienne grange d'îmière<sup>(3)</sup>. Le site a été retenu en 1973 en raison de son « intérêt historique et pittoresque ». La problématique de l'inscription de Matecoulon tient au fait que le panorama offert excède les 500 mètres de protection du château en tant que Monument historique. Cette procédure s'est donc avérée complémentaire à celle des Monuments historiques, en instaurant une veille préventive sur les espaces situés au pied du château.

(1) Grotte naturelle ou artificielle, consacrée aux nymphes, d'où jaillit une source ou une fontaine.

(2) Voir *Le Festin* 49, « Les mystères de Matecoulon », par Isabelle Gautier.

(3) Sous l'Ancien Régime, bâtiment où l'on entreposait la récolte de la dîme, impôt portant principalement sur les revenus agricoles collectés en faveur de l'Église catholique.